

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La mouche

Gilbert Choquette

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Choquette, G. (1960). La mouche. *Liberté*, 2(5), 261–262.

La mouche

GILBERT CHOQUETTE

Et la pluie se mit à tomber. D'abord quelques traits brisés s'inscrivirent sur la vitre, qui bientôt commença de se brouiller et de m'empêcher de voir distinctement les champs et les grands arbres qui de loin en loin les ponctuèrent. Retenues un instant sur la tige de métal qui traversait la fenêtre, les gouttes comme indécises finissaient par se laisser aller d'un côté ou de l'autre suivant les secousses du train, parfois même rebroussant chemin comme par regret et se jetant avec décision de l'autre côté. J'observais distraitement leur manège tout en glissant sur la pente dangereuse de la rêverie. . . Une sorte d'engourdissement me gagnait et au bout d'une heure d'immobilité totale j'avais atteint un minimum de vie physique et psychique. Ne me découvrant aucune raison d'agir, je ne hasardai pas le moindre geste. Était-ce un bien-être que cette léthargie dont j'étais la victime consentante? Un état parfaitement naturel plutôt, contre lequel je ne pouvais rien, eût-il dû se prolonger à l'infini. Chaque fois que j'allais déplacer un membre, quelque chose en moi s'y opposait. Deux parts de mon être luttait et, à force égale, l'inerte l'emportait.

Je demeurai dans cet état jusqu'à mon point de destination, qui se trouvait être en même temps le terminus du chemin de fer. Là encore je conservai cette passivité dont j'étais la proie docile. Douce paralysie. A l'abri de toute contrainte extérieure aussi bien qu'intérieure, miraculeusement indéterminé, je passai ainsi plusieurs heures dans le silence du wagon, seuls mes yeux conservant une sujétion au monde extérieur. Ancré dans la stabilité d'une attente indéfinie, je songeais. A quoi? Je songeais que je songeais. . . Pour la première fois de ma vie je fus raisonnable, n'ayant aucun mobile pour agir, je n'agis point, tout comme ce Socrate des ânes, celui de Buridan, auquel on a l'ânerie de reprocher sa fidélité à soi-même, son aversion pour l'action gratuite et en définitive son profond désintéressement. Ce sage et ce prudent fut sans doute le premier et le dernier des êtres vraiment libres, je veux dire invulnérables à tout engagement. . . Et bien, moi, âne sans Buridan pour m'immortaliser, j'attendis donc. J'attendis des jours et des jours sans faire un seul mouvement. Statique comme Dieu, j'en perdis toute notion d'espace et de temps. Je goûtai à l'immobile éternel.

Mon corps s'intégrait peu à peu à la banquette; mes vêtements se raïdisaient autour de moi; une couche de poussière allait s'épaississant lour-

dement sur ma tête et mes épaules. Mes yeux avaient depuis longtemps perdu leur mobilité: ils s'étaient fixés définitivement sur un journal que quelqu'un avait oublié en face de moi, il y avait bien des années. J'en pouvais lire un titre mais incomplètement à cause du pli du journal: "L'espoir de meilleures relations..." et je ne pouvais savoir de quelles relations il s'agissait ni si cet espoir était permis ou s'il devait être abandonné. Mon univers intellectuel se réduisit progressivement à cette ligne obscure; des siècles durant, longtemps, après que la poussière l'eût bien enterrée, je la retournai dans ma tête, m'efforçant en vain de la compléter, sans faire le moindre pas vers une solution quelconque, sans même entamer la difficulté. Faute d'éléments déterminants, j'aurais dû me résigner tout de suite à l'ignorance. Pétrifié comme j'étais, je n'avais rien à espérer qu'à me voir un jour ou l'autre transporter au musée. A périodes irrégulières (parfois coup sur coup, parfois un ou deux milliénaires) je sentais passer le long de la vitre des feuilles mortes balayées par le vent. Et toujours: "L'espoir de meilleures relations...", "L'espoir de meilleures relations..."

Or il advint que j'entendis un vol de mouche près de moi. La mouche passa dans l'axe de mon regard, vint tourbillonner autour de mon nez, pour se poser finalement sur mon front — juste au-dessus de mon sourcil gauche. A cet endroit précis je sentis dès lors une espèce de douleur. Un engourdissement localisé et terrible. Un pincement atroce. Toute mon existence se ramena en ce point, s'y condensa. Je ne sentis plus que les pattes de la mouche qui, prenant des proportions formidables, semblaient vouloir m'attirer corps et âme entre elles six. Ce fut intolérable... et pourtant je tolérai. Elle resta longtemps, longtemps, le temps pour une nébuleuse de naître et de mourir. Enfin je cessai de l'appréhender comme entité distincte de moi. Je me l'assimilai. Elle devint aussi moi que mes propres oreilles. L'acuité de la douleur s'émoussa jusqu'à ce que l'anesthésie que porte avec lui tout mal qui se prolonge m'y eût rendu insensible. Aurais-je juré que la mouche fut encore là? Je n'aurais même pas juré de ma propre existence. J'avais tout absorbé, moi-même y compris.

Je commençais donc à vivre, quand ma liberté me pesa. Je regardai ma montre. Il était très tard.

Gilbert CHOQUETTE